

Fenêtre sur l'art

Ce que mes yeux ont vu de Laurent de Bartillat

Marie-Hélène Mello

Volume 27, numéro 3, été 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33166ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mello, M.-H. (2009). Compte rendu de [Fenêtre sur l'art / *Ce que mes yeux ont vu* de Laurent de Bartillat]. *Ciné-Bulles*, 27(3), 10–11.

Fenêtre sur l'art

MARIE-HÉLÈNE MELLO

Créer un suspense dont l'intérêt repose sur l'histoire de la peinture et le regard, tel était l'ambitieux pari du scénariste et réalisateur français Laurent de Bartillat avec **Ce que mes yeux ont vu**, son tout premier film. Comment parvenir à captiver le spectateur, qu'il connaisse ou non les arts visuels, avec un long métrage dont l'intrigue s'appuie sur la recherche d'une étudiante en histoire de l'art? Et, surtout, comment le faire sans avoir recours à des coups d'éclat et des moyens tape-à-l'œil? En 2006, Ron Howard avait déjà tenté de lier enquête et arts visuels dans **Da Vinci Code**, de façon plus ou moins convaincante. Le résultat ici est tout autre : de Bartillat se démarque par la simplicité de son approche et un grand souci du détail. Refusant les raccourcis, il offre un film riche qui porte sur la façon d'interpréter l'art et propose lui-même une variété de niveaux d'interprétation.

Dans le cadre d'un projet universitaire, Lucie (Sylvie Testud), une étudiante frêle au regard tourmenté, entreprend d'identifier une femme représentée dans plusieurs toiles d'Antoine Watteau, un peintre français du XVIII^e siècle. Puisqu'on sait peu de choses de la biographie de cet artiste discret, Lucie cherche à combler les trous et à localiser son atelier secret à Paris afin de mieux comprendre ses sources d'inspiration et de révéler l'identité de sa principale muse, la « femme vue de dos ». Malgré les avertissements de son austère di-

recteur de recherche Dussart (Jean-Pierre Marielle, incarnant par ailleurs aussi un spécialiste de l'art dans **Da Vinci Code**), qui a raté une investigation similaire plusieurs années auparavant, l'étudiante est happée par cette quête obsessionnelle qui devient le centre de son existence.

Ce que mes yeux ont vu maintient l'intérêt du spectateur parce que, en dépit d'un sujet plutôt cérébral et de la rareté des dialogues, il est conçu et rythmé comme un film d'enquête. Lucie recherche quelqu'un dont l'identité est inconnue. À l'aide d'indices (croquis de Watteau, éléments tirés d'ouvrages historiques, informations puisées sur Internet) qu'elle interprète et relie, mais aussi de témoins (les toiles elles-mêmes), elle parcourt Paris en suivant les traces du peintre. On ne connaît presque rien de Lucie, outre sa passion pour la peinture et l'emploi qu'elle occupe dans un centre de reprographie. Elle aussi reste nimbée de mystère. On la voit demander de l'argent à sa mère comédienne (Christiane Millet), discuter avec une compagne de classe (Agathe Dronne) et tenter de convaincre son directeur de la pertinence de sa recherche. Mais sa grande solitude, qui devient rapidement une réelle détresse, transparait dès le début du long métrage. Lorsqu'elle finit par créer des liens plus intimes avec un homme, il s'agit d'un mime sourd-muet (James Thierrée). Les échanges entre Lucie et Vincent sont donc silencieux et contribuent au mystère des personnages qui traverse le film de part en

part. Un peu comme si de Bartillat préférerait évoquer plutôt que de décrire ou de clairement caractériser ceux qui peuplent son film.

Si les contacts humains se font rares, c'est sans doute pour insister sur un autre type de dialogue : la communication silencieuse entre l'œuvre picturale et celle qui la regarde. En effet, l'ensemble des éléments que le film révèle sur les personnages et leurs motivations passe par le non-dit, les regards évocateurs et une gestuelle minutieusement étudiée. Il en va de même pour l'interprétation que Lucie fait des peintures : elle analyse avec précision les regards et les gestes des sujets peints pour en tirer des pistes. **Ce que mes yeux ont vu** fourmille de références directes et indirectes à l'œil et au regard. Durant la majeure partie du film, la caméra épouse le regard de Lucie alors qu'elle scrute divers tableaux de Watteau, d'où la profusion de très gros plans montrant des détails des œuvres. Le spectateur est ainsi forcé de se « promener » dans les toiles au rythme des découvertes de l'étudiante : on aperçoit par exemple le contour d'un bras, puis on bifurque vers l'autre côté, ensuite la femme en entier apparaît et, enfin, l'ensemble de l'œuvre. Ce faisant, de Bartillat parvient habilement à stimuler l'imagination et la participation du spectateur, qui cherche constamment à « déduire » ce qui peut se trouver dans le hors champ. Ce qui est montré à l'écran est d'abord partiel, puis se précise au fil des trouvailles; la caméra procède presque tou-



Sylvie Testud (Lucie) et Jean-Pierre Marielle (Dussart) dans **Ce que mes yeux ont vu** – PHOTO : EMMANUEL EL-HAIK

jours de la partie au tout. Cet « itinéraire du regard » de la caméra joue deux rôles : il révèle le cheminement intellectuel de Lucie (comblant ainsi l'absence de dialogues pour renseigner le spectateur) et contribue de façon intelligente au suspense.

Si de Bartillat s'était arrêté là, son long métrage demeurerait sans doute assez superficiel. Or, le réalisateur complexifie la chose en ponctuant les enquêtes de Lucie de très gros plans de ses yeux. Souvent, la caméra dévoile progressivement la peinture, du très gros plan au plan d'ensemble, avant de se tourner vers Lucie et de procéder de la même façon avec ses yeux et son visage. Cette technique renvoie à la quête plus intime de Lucie ainsi qu'à la détresse et l'isolement qu'on perçoit dans ses yeux expressifs. L'art semble le seul moyen qu'elle ait de donner sens à

son existence et de comprendre le monde qui l'entoure. La peinture, qui joue le rôle d'un miroir, lui permet un retour sur soi, une introspection.

Bien plus que l'amour de Lucie pour la peinture de Watteau, de Bartillat met ainsi en relief la façon dont l'art est sa vie. **Ce que mes yeux ont vu** traite de l'obsession et du danger de s'y perdre, comme cela semble avoir été le cas du professeur. Le film démontre aussi que tout tableau raconte une histoire : sur son sujet (la femme vue de dos), sur son créateur (Watteau) et, enfin, sur la personne qui le regarde (Lucie). Le processus d'interprétation de la peinture que le réalisateur explore est similaire au rôle du spectateur de cinéma, qui doit donner un sens aux images défilant devant lui, en situer le cadre, en restituer la continuité et demeurer actif jusqu'à la chute

finale. Grâce à un travail sur le non-dit, aux jeux de regards qu'il construit et à une mise en scène qui ne laisse rien au hasard, de Bartillat réussit avec brio à inclure le spectateur dans l'enquête de Lucie. En empruntant à un genre cinématographique populaire, **Ce que mes yeux ont vu** rend accessible une réflexion profonde sur la fonction de l'art et sa puissante capacité à se faire le témoin d'une époque révolue. ■

Ce que mes yeux ont vu

35 mm / coul. / 88 min / 2007 / fict. / France

Réal. : Laurent de Bartillat
Scén. : Laurent de Bartillat et Alain Ross
Image : Jean-Marc Selva
Mus. : David Moreau
Mont. : Tina Baz Le Gal
Prod. : Geoffroy Grison et Fred Bellaïche
Dist. : Axia Films
Int. : Sylvie Testud, Jean-Pierre Marielle, James Thierrée, Agathe Dronne, Christiane Millet